

Limites de la convivialité De la difficulté de parler de sa génération

Sarah Rocheville

Number 6, Spring 2005

Une génération, quelle génération?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2307ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rocheville, S. (2005). Limites de la convivialité : de la difficulté de parler de sa génération. *Contre-jour*, (6), 55–60.

Limites de la convivialité

Sarah Rocheville

De la difficulté de parler de sa génération

Quiconque essaie aujourd'hui de penser la génération (*a fortiori* la sienne) voit rapidement son élan se briser : la génération apparaît comme un terme désuet, globalisant, soft et irritant. Le penseur perçoit vite le mouvement vulgaire, imprécis et peu subtil qui traverse le concept puisqu'il ne peut l'appuyer sur une matérialité concrète ou empirique, chacun des membres susceptibles d'appartenir à une génération s'excluant dès que l'on y regarde de plus près, dès que l'on quitte les structurations statistiques et abstraites qui la composent presque d'office.

Quiconque tente aujourd'hui de penser la génération en dehors du piège qu'elle suppose ne se retrouve guère dans une posture plus avantageuse : vouloir éviter le piège — en problématisant (comme je le fais) la question même ; ou en la déviant pour l'inscrire dans une histoire et, par là, neutraliser la vivacité presque choquante qu'elle arrivait tout de même à conserver — c'est s'y faire prendre doublement. Car c'est bien là que se

loge le mince espoir (et l'utilité) d'une réflexion sur la génération : risquer une réponse qui viserait moins à contenir la génération qu'à interroger ce qui ne lui convient pas et ce dont elle ne convient pas ; ce qui, dans le meilleur des cas, arriverait à la désigner par la négative. L'intérêt de la question, donc, réside uniquement dans la réponse, dans le risque que prend l'interlocuteur à soumettre une hypothèse, sachant que tout ce qu'il dira sur sa génération relèvera de l'impertinence, du décalage (vu sa position extrêmement centrale), de l'intuition et même, du mouvement d'humeur. La critique d'un contemporain face à son époque n'a rien d'éclairé, elle n'est qu'éclairage. Et c'est en cela que la réponse est risquée : elle est une parole sans écho, une forme sans ombre, quelque chose qui se donne « en direct » (pour reprendre un terme à la mode), sous les auspices, en apparence du moins, de l'immédiateté.

Ainsi les discours sur le contemporain — sur la littérature « qui vient de paraître », l'art post-moderne, la politique ou les découvertes scientifiques récentes —, s'ils foisonnent dans la cité grâce à la démultiplication des jugements murmurés au-dessus des tables à café et dans les salons tamisés, perdent de leur vigueur lorsqu'il s'agit de les publier : qui voudrait assumer le ridicule d'afficher un jugement peu éclairé (occupé qu'il se trouve à éclairer le nouvel objet), qui aurait la hardiesse de répondre « sur le coup » à une œuvre fraîche ? Qui, sauf les adolescents arrogants, dont le jugement est informé par ce qu'ils n'ont pas encore fait ou les journalistes obligés de se prononcer en série ? La pensée sérieuse a, semble-t-il, besoin de temps ; elle nécessite qu'une œuvre (ou une action, ou une génération) finisse par se retourner sur elle-même et par montrer sa face obscure. C'est là seulement que l'observateur critique sentira qu'il peut la saisir et ainsi, croira que la lumière se dirige (enfin) vers lui. Mais ces vertueux principes ont des conséquences regrettables pour le témoin et douloureuses pour l'acteur : musellement — et finalement, suspension — du jugement critique, absence de dialogue, sclérose des rapports, isolement de la pensée. Et tout cela, au profit d'un bonententisme cher aux règles — aussi utiles que débilitantes — d'une civilité somme toute assez scolaire.

De la difficulté de parler

Il en va donc d'une proposition faite à sa génération comme d'une réponse à la fois nécessaire et violente. À la question « quelle génération ? », il faut entendre « celle-ci », « celle-là », cela même qui surgit dans l'esprit avec tant d'aisance cependant que cette aisance, justement, rend méfiant. Je le répète, il faut une réponse : c'est bien en s'essayant à une réponse, contrairement à l'idée répandue, que la pensée est en jeu. C'est que la réponse, à son tour, crée quelque chose, donne une impulsion qui fait se déplacer l'enjeu, qui contribue à l'insertion de l'objet contemporain dans le monde de la vie. La réponse n'est pas une fermeture qui colmate l'enjeu du débat, elle est (comme tout acte, comme toute littérature) une façon de mettre un frein temporaire à la fulgurante et dangereuse expansion du « monde des possibilités » ; la réponse fait se réaliser en acte la puissance que la question contenait. Lorsque les jugements et considérations chuchotés dans les couloirs demeurent virtuels, cette virtualité, loin de servir, exténue les plus vigoureux élans des créateurs et plonge les critiques dans une morbide, confortable et puissante ataraxie dont ils n'arrivent pas à se rendre dignes. Si forcer la réponse à une question peut mener, j'en conviens, à une certaine forme de « totalitarisme » ou d'arbitraire (tout le monde n'a pas la réponse à la *questio* inquisitrice), il n'en est rien ici. Car cette réponse ne vise pas la clôture mais bien la plus grande ouverture du débat ; la réponse présente un caractère essentiellement réversible. Avancer une réponse à la question « quelle génération ? » revient donc à « tomber dans le piège », certes, mais ce piège, on en conviendra aussi, s'en trouvera, au fil des réponses, plus fin et plus efficace, à la mesure de ceux qui s'y risquent.

Va pour une réponse alors. Mais l'affaire n'en est pas pour autant réglée : on sait que toute réponse s'appuie inévitablement sur un « jugement », sur cette délicate et haïssable capacité (ou propension) à distinguer, à reléguer, et à classer. Rien de plus impopulaire aujourd'hui que d'être jugé ou d'avoir à juger, sachant — en bons esprits modernes, lucides et relativistes — que les conditions d'émergence d'un jugement sont trop souvent soumises aux vils intérêts de chacun, aux alliances douteuses, aux partis pris le plus souvent scandaleux. L'usage avoué du jugement a mauvaise presse : il s'appuie sur

une autorité contestable, il menace la bonne entente de surface, il brusque l'effet bienfaisant de la convivialité ; il défie, à sa façon, le culte contemporain de « l'accueil ». Le cas de ces cahiers est un bon exemple du caractère ambigu du jugement : jamais les membres de *Contre-jour* n'avaient encore éprouvé avec autant d'acuité la force du dogme de l'anti-dogmatisme contemporain avant de « faire des choix » éditoriaux, avant de rendre public leur jugement, et par là, leur désir de répondre à une question qui les pressait : qu'en est-il de la littérature, du monde déposé — ou non — dans l'art, de la pensée aujourd'hui ? Quelqu'un a-t-il une proposition à soumettre qui va dans le sens d'une *réponse* (réorientant aussitôt la question) ? Quelqu'un accepte-t-il de courir un risque plus grand que celui qui s'en tient — sans doute avec sagesse et contentement — au constat, à l'accueil désabusé et à la lucidité stérile ? Les choix éditoriaux ont jusqu'ici eu une valeur de réponse et par là, valeur de jugement. Mais voilà que ce jugement ne saurait faire l'économie d'un autre jugement (celui du lecteur). Si répondre, c'est juger, il faut accepter que ce premier jugement se soumette lui aussi à un autre jugement, il faut s'entendre sur la réversibilité de tout jugement, sur son caractère biface : d'un côté, le jugement propose une réponse ; de l'autre côté — et simultanément —, il prête le flanc à la critique, la réponse est réversible. Le jugement se dérobe ainsi au verdict qu'il suppose, quitte à miner par là sa propre autorité — qu'il ne saurait, de toute façon, revendiquer.

C'est en tenant compte de cette propriété complexe et particulière du jugement — sa fermeture réversible — que l'on pourrait interpréter la prolifération des nouvelles revues. S'il a déjà peut-être été possible de rassembler des esprits contraires (et donc, contrariés) au sein d'un même projet public, l'entreprise semble aujourd'hui vouée à l'échec. Les sensibilités se regroupent en fonction d'une cohésion plutôt qu'à la faveur d'une discorde vivifiante. Chacun avance sa réponse, expose son jugement, affirme sa capacité à faire des choix. Ainsi les réponses se côtoient — tant bien que mal — sur les rayons bien astiqués des libraires, de façon parallèle, comme s'il y avait là, dans la panoplie luxuriante des comptoirs de revues, une garantie de la vivacité intellectuelle de la cité. Or, rien n'est moins sûr. Car le jeu du jugement revêt un intérêt uniquement dans la mesure où il est entendu et entraîne un autre jugement. Les revues ont si peu de lecteurs

(de juges) qui, à leur tour, répondent et relancent l'intérêt du jeu, que les publications se voient confinées, somme toute, à un espace tout aussi privé que celui des potins de couloirs et de soirées enfumées.

De la difficulté

J'en arrive donc à la réponse — naïve, piégée et nécessaire — promise à ma génération. Sans chercher à circonscrire précisément les êtres qu'elle désigne, ma proposition vise à dénoncer ce qui se donne comme une évidence telle qu'on ne la voit plus : ma génération est celle du bonententisme spécialisé qui privilégie et encense l'espace privé, et cultive la haine de l'espace public, comme si pour entrer dans l'agora, il fallait se départir de toute prudence critique. Si chacun de mes amis a l'intelligence, la formation et la sensibilité nécessaires à une discussion véritable (motivée par la force du *polemos*), rares sont ceux qui savent sacrifier les premiers avantages d'un accueil de surface (je respecte ce que tu dis tant que tu ne le dis que chez toi ; je respecte ce que tu dis sans chercher, par respect, à te contredire) au profit d'une responsabilisation de sa parole, c'est-à-dire de son incursion dans « ce qui pèse » (*res pondere*, le poids de la chose), ce qui « agit » dans la sphère publique — tant haïe des spécialistes. Ma génération se dépense dans l'analyse extrêmement fine et érudite des formes que devraient prendre ses plus intimes relations (elle n'a que de l'intime à offrir de toute façon). Elle se maintient au milieu de rassurantes circonvolutions en accord avec le design intérieur, elle agit et pense au nom de la bonne entente, de la crainte panique d'une communauté qui saura toujours la juger. Ma génération est celle de la politesse, cette propreté lisse et violente qui camoufle le frottement dont elle est issue. En cela, elle s'intéresse exclusivement aux questions méthodologiques (comment vivre ? comment parler ?), et délaisse toutes formes de préoccupations téléologiques (pourquoi vivre ? pourquoi parler ? dans quel but ?). Il est urgent de formuler le souhait que sa capacité à former une communauté serve enfin quelque chose qui dépasse le simple vivre-ensemble ; il est urgent de trouver un sens oblique à la convivialité, afin de ne pas en demeurer au préambule, comme ce texte même, emblématiquement,

hésite au seuil d'un premier pas net et décisif. Ma génération, somme toute, souffre de se prêter elle-même plus de matérialité que de présence : refusant de déraiper au nom de quelque chose qui la dépasse (voici le programme : la foi, peut-être, l'appétit de transcendance, l'acquiescement à l'idée de communauté — de génération), elle se love bien au chaud, entre une pile de livres et un expresso, dans un bavardage si vif et si convivial.